

Maurice des OMBIAUX



Par Roger FOULON

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

On a souvent dit de Maurice des Ombiaux qu'il est le *prince des conteurs wallons*. Cette appellation lapidaire figure d'ailleurs sur son monument érigé à Thuin.

En effet, des Ombiaux a connu son temps de gloire littéraire en s'inspirant de tous les coins de la Wallonie, de Tournai à Liège, de Thuin à Namur. Sa verve s'est nourrie essentiellement de gens simples peuplant les provinces wallonnes ou de personnages ayant vécu pour la plupart dans les cités de la région mosane.

Il a parfois jeté un regard amusé jusqu'aux abords de la capitale (*Guidon d'Anderlecht*).

Conteur plus que romancier, Maurice des Ombiaux décrit avec bonheur la vie et les fredaines de ses héros. Sa gaieté, son alacrité sont communicatives. Beaucoup de ses pages sont habitées par des joyeux drilles qui déambulent de fêtes en ducasses et introduisent le lecteur au sein du folklore et des coutumes de leur région. Parfois, cependant, le tragique se mêle à ces exubérances tapageuses (*Le maugré, Mihien d'avène*).

L'écrivain évoque aussi les métiers, la manière de vivre, les paysages de jadis. Il s'intéresse davantage au monde rural qu'aux habitudes citadines.

L'usage qu'il fait d'un vocabulaire régionaliste et archaïsant lui donne un côté passéiste qu'ont critiqué maints puristes.

A côté de ses contes et de ses romans, des Ombiaux a été le chantre d'un art de vivre (il a loué les vins, les fromages, le tabac, la bonne table) et d'un certain patriotisme (pendant la guerre de 1914-1918).

Il incarne avant tout le côté un peu rabelaisien de la vie.

Biographie

En 1936, le Tribunal de Dinant autorise Maurice Desombiaux à utiliser légalement le pseudonyme de «des Ombiaux» qu'il a créé depuis ses débuts de conteur, en 1885. La famille de l'écrivain est originaire de la Thudinie. Une sépulture familiale existe toujours à Ragnies, non loin de Thuin. Pourtant, c'est à Beauraing, d'où sa mère est originaire, que le petit Maurice naît, le 16 mars 1868. Son père est receveur de l'Enregistrement, ce qui oblige la famille à des pérégrinations nombreuses. Maurice Desombiaux achève ses humanités anciennes en 1884, au Collège (Athénée royal) de Thuin, ville où il passe d'ailleurs la plupart de ses moments de loisirs et de vacances. Dès 1887, commis agréé dans l'administration de l'Enregistrement et des Domaines, Maurice Desombiaux séjourne deux ans à Bruges et se lie d'amitié avec Jules Destrée. Il se mêle activement à la vie littéraire de l'époque et publie ses premiers vers qu'il signe notamment des Ombiaux et Desombiaux. Un moment secrétaire de *La Jeune Belgique*, il écrit aussi un drame, ***Les amants de Taillemark***. Sa carrière administrative (il réussit le concours de receveur de l'Enregistrement en 1895) le conduit au fil des années à Bruxelles, Léau, Malines et Grimbergen. Mais il se mêle de plus en plus au monde littéraire.

En 1895, il fonde *Le Coq rouge* avec Eekhoud, Demolder et Delattre. Il collabore aussi à *L'Art Jeune*, revues dans lesquelles il ferraille ferme, en vrai «mousquetaire» (comme on le dénomme alors).

En 1898, paraît son premier recueil de contes, ***Mes tonnelles***. Pour le promouvoir, il fait déambuler des hommes-sandwiches dans les rues de Bruxelles. Sur les panneaux, on lit : «Dreyfus est revenu de l'île du Diable pour lire ***Mes tonnelles***, de Maurice des Ombiaux». Cela soulève un beau tollé, mais le livre connaît le succès. D'autres bagarres marquent aussi la sortie de presse à Paris, en 1899, de ***L'histoire mirifique de saint Dodon***.

Continuant sur sa lancée, des Ombiaux publie contes et romans (plus d'un ouvrage par an) d'où émane une «vie joyeuse, gaillarde, sympathique». Inlassablement, il anime la vie littéraire. En 1902, il est notamment l'un des promoteurs de la création de l'Association des Écrivains belges. Il se passionne aussi pour les arts et publie des études consacrées à Victor Rousseau et à quatre artistes liégeois. De plus en plus, il défend avec ferveur le patrimoine culturel wallon. En 1906, avec René Dethier, il fonde à Charleroi la revue *Jeune Wallonie* et anime des «Cours d'amour». («Chambre de rhétorique en l'honneur d'une grande dame, la terre natale»). En 1913, il préside la Fédération des Artistes wallons et organise à Mons une grande exposition de peintures, gravures et sculptures. Peu avant la première guerre mondiale, des Ombiaux épouse Élisabeth Wesmael, graveur, élève d'Auguste Danse, chef de l'école de gravure montoise.

Auparavant, il a commencé à célébrer le génie viticole bourguignon. En 1907, il a publié *Le petit manuel de l'amateur de bourgogne*. Il exploitera cette veine épicurienne après la guerre de 14-18 qu'il passe à Sainte-Adresse, non loin du Havre, en qualité de chef de cabinet de M. de Broqueville, président du Conseil et ministre de la Guerre. À ce titre, des Ombiaux écrit une série d'ouvrages de propagande patriotique allant de *Fastes militaires des Belges* à *La Résistance de la Belgique envahie* (1916).

En 1919, il abandonne ses occupations professionnelles et est admis à la retraite peu après. Il s'installe à Paris et s'intéresse surtout à des activités gastronomiques et mondaines. Il pratique aussi la peinture, représentant avec une certaine naïveté les coins de Wallonie qu'il continue de chérir et où il revient souvent se retremper.

Sa verve s'est assagie et ses ouvrages d'alors, inspirés souvent par des figures ou des thèmes historiques, n'ont plus l'allant des premières œuvres. Seule, sa jovialité de bon vivant fait encore merveille. De 1924 à 1937 paraissent des livres voués à la gastronomie et à l'art de la table.

L'écrivain est appelé pour arbitrer de nombreux banquets. Son esprit éclate dans des improvisations toujours très attendues. En 1930, lors de l'élection du Prince des gastronomes, il est évincé par Curnonsky (alias Maurice Saillant), mais il est désigné peu après comme Prince de la treille.

Il crée alors la section belge des Amitiés françaises et, en 1930, lui est décerné le Grand Prix quinquennal de littérature française. En 1931, à Thuin, on le fête et on donne son nom à l'ancienne rue de la Montagne. D'autres rues lui seront consacrées à Scharbeek, Anderlues, Beauraing (une plaque est inaugurée sur sa maison natale, en 1933).

Maurice des Ombiaux préside le Comité franco-belge pour le mémorial des trois victoires françaises de Fleurus. Une association des Amis de Maurice des Ombiaux est également créée à Thuin. Elle existe toujours. On le fête à Namur et Sautour. Bien mieux, en 1938, il assiste, à Thuin, à l'inauguration de son monument, puis, en 1939, à celle d'une stèle érigée à Nuits-Saint-Georges, en Bourgogne, dans les jardins de l'Arquebuse. C'est l'occasion, pour les Chevaliers du Tastevin, de l'accueillir en qualité de grand Officier et de le célébrer à Meursault et ailleurs.

Des livres de des Ombiaux continuent de paraître : *Au repos des artistes* (1934), *Le guignol de l'après-guerre* (1937), *Le carnaval de l'Europe* (1939).

La guerre de 1940 va être fatale à l'écrivain. Il se réfugie près de Rambouillet. Quelques-unes de ses œuvres paraissent encore durant les hostilités : *Saint-Landelin* (1941), *Barbeau-sur-Meuse* (1943), *La reine des gilles de Binche* (1943).

Un moment correspondant de guerre, des Ombiaux connaît une fin de vie difficile. La maladie le frappe et il meurt à Paris, le 21 septembre 1943. Comme il l'avait souhaité, ses restes seront ramenés dans le cimetière de Thuin, douze ans plus tard, le 7 mai 1955. Mais il faudra

attendre 1993 pour qu'une plaque rappelle, sur le tombeau familial, le nom de l'écrivain.

Il faut dire encore qu'en 1968, pour célébrer le centième anniversaire de la naissance de des Ombiaux, de grandes festivités seront organisées à Thuin et en Thudinie par l'association des Artistes de Thudinie. Une exposition, des séances académiques, la pose de plaques commémoratives, l'édition de brochures, voire de bagues de cigares, seront au menu de cette commémoration.

Bibliographie

N.B. : N'est indiquée que la première édition de chaque ouvrage.

Sous le nom de Maurice des Ombiaux :

- ***Chants des jours lointains***, poèmes en prose, 1888.

Sous le nom de Maurice Desombiaux :

- ***Vers de l'espoir***, prose poétique, 1891.
- ***Choses anciennes***, poèmes en prose, 1891.
- ***Les amants de Taillemark***, drame en trois actes, 1892.
- ***La ronde du trouvère***, poèmes, 1893.

Sous le nom de Maurice des Ombiaux :

- ***En Thudinie***, guide, et un conte : ***Petites Notre-Dame***, 1895.
- ***Larmes en fleurs***, nouvelles, 1896.
- ***Mes tonnelles***, contes, 1898.
- ***Jeux de cœur***, contes, 1899.
- ***Histoire mirifique de saint Dodon***, roman régionaliste, 1899.
- ***Maison d'or***, roman, 1901.
- ***Nos rustres***, contes, 1901.
- ***Le joyau de la mitre***, roman régionaliste, 1901.
- ***Têtes de houille***, contes, 1902.
- ***Mihien d'avène***, roman régionaliste, 1904.
- ***Contes de Sambre-et-Meuse***, contes, 1904.
- ***Guidon d'Anderlecht***, roman, 1905.
- ***Contes de Sambre-et-Meuse***, contes, 1905.
- ***L'abbé du Potie***, roman régionaliste, 1906.
- ***Les farces de Sambre-et-Meuse***, contes, 1907.
- ***Io-Ié, bec-de-lièvre***, roman régionaliste, 1907.
- ***Quatre artistes liégeois***, essai, 1907.

- *La petite reine blanche*, roman, 1907.
- *Petit manuel de l'amateur de bourgogne*, essai, 1908.
- *La Thudinie*, guide, 1908.
- *Victor Rousseau*, essai, 1908.
- *Camille Lemonnier*, essai, 1909.
- *Historiettes de Wallonie*, contes, 1909.
- *Le maugré*, roman, 1910.
- *L'ornement des mois*, essai, 1910.
- *Essai sur l'art wallon ou gallo-belge*, essai, 1912.
- *L'inspiration populaire chez nos poètes*, essai, 1912.
- *Petit traité du havane*, essai, 1913.
- *Les manches de lustrine*, roman, 1913.
- *La Reine Élisabeth*, essai, 1915.
- *Fastes militaires des Belges*, essai, 1916.
- *La Résistance de la Belgique envahie*, essai, 1916.
- *Les revendications territoriales de la Belgique*, essai, 1916.
- *Le Général Leman*, essai, 1916.
- *France et Belgique - Ce que les Allemands voulaient faire des pays envahis - Ce que nous ferons d'eux*, essai, 1916.
- *Un royaume en exil - la Belgique du dehors*, essai, 1917.
- *La littérature belge - Son rôle dans la résistance de la Belgique*, essai, 1918.
- *Fastes militaires des Belges*, essai, 1918.
- *Les premiers romanciers nationaux de Belgique*, essai, 1919.
- *Psychologie d'une capitale*, essai, 1920.
- *De la gourmandise*, essai, 1921.
- *La politique belge depuis l'armistice*, essai, 1921.
- *Une fille de Meuse*, roman, 1923.
- *Éloge du tabac - Traité du Havane*, essai, 1924.
- *L'esthétique de la table ou la Troisième Satire de Boileau*, essai, 1924.
- *Le ghotà des vins de France*, essai, 1925.
- *Les fromages*, essai, 1926.
- *Les belles à table*, essai, 1926.

- *Le dernier des paladins, Don Juan, fils de Charles-Quint*, essai, 1926.
- *Le nobilaire des eaux-de-vie et liqueurs de France*, essai, 1927.
- *L'appel de l'enfant ou le sens de la vie*, roman, 1927.
- *Totor ou le nouveau gros*, roman, 1927.
- *Le berger des étoiles*, contes, 1928.
- *L'art de manger et son histoire*, essai, 1928.
- *Le vin*, essai, 1928.
- *Traité de la table*, essai, 1930.
- *Froissart et le génie du Hainaut*, essai, 1930.
- *Le Coq d'Aousse*, roman, 1931.
- *La dernière nuit du duc de Guise*, roman, 1931.
- *Liège qui bout*, roman régionaliste, 1933.
- *Les verres et les vins*, essai, 1933.
- *Namur la gaillarde*, roman régionaliste, 1933.
- *Liège à la France*, roman, 1934.
- *Au repos des artistes*, roman, 1934.
- *Le génie bourguignon*, essai, 1935.
- *Une tanière de féodaux*, roman, 1936.
- *Le conte*, essai, 1936.
- *L'amphitryon d'aujourd'hui - Introduction à la vie gourmande*, essai, 1936.
- *François Bovesse, un Homme!*, essai, 1936.
- *Le sein d'Hélène*, essai, 1937.
- *Les bêtes du parrain*, contes, 1937.
- *Le guignol de l'après-guerre*, roman, 1937.
- *La psychologie du goût de Brillat-Savarin*, essai, 1937.
- *L'Abbaye d'Aulne*, essai, 1938.
- *Le carnaval de l'Europe*, roman, 1939.
- *Contes du pays wallon*, contes, 1939.
- *Saint Landelin*, essai, 1941.
- *Éloge du cardinal de Bernis*, essai, 1942.
- *Barbeau-sur-Meuse*, roman, 1943.
- *La reine des gilles de Binche - Marie de Hongrie*, essai, 1943.

À consulter :

- DELIZÉE Georges, *Le prince de Wallonie : Maurice des Ombiaux*, éd. de Belgique, Bruxelles, 1932.
- HOREMANS Jean-Marie, *Maurice des Ombiaux, prince des conteurs wallons*, éd. Institut Jules Destrée, s.l., 1968.
- PRIST Paul, *Maurice des Ombiaux ou la chanson d'Entre-Sambre-et-Meuse*, éd. Office de publicité, Bruxelles, 1945.
- *Maurice des Ombiaux et son temps*, catalogue, éd. du Spantole, Thuin, 1968.

Texte et analyse

De tous côtés, on entendait le son des trompes, des cornets et des chalumeaux parmi de grands tumultes de bétail, des cris impérieux, le meuglement des vaches, le bêlement des moutons et des chèvres : les troupeaux rentraient au village.

Aussitôt que la boule de feu du soleil à son déclin avait coulé dans les grands sillons gris de l'horizon pour les emplir d'une pourpre ardente, les pâtres s'étaient mis à rassembler leurs bêtes avec plus de hâte et d'une voix plus joyeuse que de coutume. Il y avait eu d'abord un remue-ménage dans les courtils avoisinant le village où, pendant que passaient les aumailles, on cueillait les calvilles et les pommes fraises, les prunes d'althesse et les mirabelles. Puis, les grands prés s'étaient agités. Dans la verdure pâle des gazons fraîchement fauchés, on avait vu des taches blanches, bleues, rousses et noires arriver de tous côtés, s'agglomérer et glisser vers la route blanche, entre les hauts peupliers éclaboussés par les reflets rouges du couchant. D'un autre côté, on apercevait les troupeaux qui revenaient des pâtures-sarts et des bois de la montagne. Dans la lumière ambrée de cette fin de jour, les vaches descendaient à la file, d'un pas tranquille, par les sentiers en lacets, à travers les ronces et les broussailles des collines couvertes de bruyères en fleurs. Sur des fonds de verdure sombre ou de schistes violets, les robes tavelées de blanc et de roux chatoyaient, tandis que les noires luisaient comme des miroirs. La troupe s'enfonçait dans une ravine, pour reparaître l'instant d'après et sinuer encore jusqu'à la grand-route taillée au flanc de la montagne.

Par tous les chemins, par ceux qui montent et ceux qui descendent, par les sentiers bordés de haies, les ruelles et les venelles, les bêtes arrivaient, battant le sol de leurs sabots, précédées d'un nuage de poussière. Les chèvres, les moutons, les veaux, les génisses, les laitières

et les bœufs se pressaient à l’aboi des chiens, se bouscullaient. De temps en temps, quelque silhouette bovine, avant-train s’arc-boutant sur une croupe, se dressait, chimérique, au-dessus de la houle des têtes cornues. Les sonnailles éparpillaient leur joie dans l’air, çà et là quelques notes de la trompe annonçaient aux métayers que le moment était venu de tirer la barrière et d’ouvrir large les portes des étables pour les hôtes qui allaient y rentrer. Et ceux-ci, reconnaissant leur gîte, se détachaient du troupeau, traversaient l’or des fumiers et, tout en happant au passage quelques feuilles de betterave oubliées dans la cour, stimulés par quelques coups de gaule, réintégraient leur demeure. Les autres continuaient, s’arrêtaient à l’abreuvoir, puis se dispersaient et, dans les derniers rayons du jour, la robe des blanches se nuançait de rose tendre, couleur de chair. Bientôt, les dernières disparurent dans une baie noire au bord du chemin.

Pas une seule ne restait au dehors, dans l’étendue de la commune. Celles qui avaient séjourné tout l’été dans les trieux lointains et qui ne devaient quitter la pâture qu’aux premières neiges, étaient rentrées comme les autres. N’était-ce pas le lendemain la ducasse du village? C’est la coutume : le jour où le pacte est renouvelé entre le saint patron, l’église paroissiale et le village, tous, bêtes et gens, doivent participer à la fête.

Un bourdonnement continu montait de partout. Depuis le hameau où méandre le ruisseau entre les saules, jusqu’au pied de la haute terrasse du château, couronnée de marronniers, c’était comme le frémissement d’une ruche. Une fièvre de travail agitait les chaumières. Des étables sortait le bruit des mâchoires mâchant le foin et du lait tombant dans les saïelles.

Les derniers chars ramenant tardivement les restes de la moisson revinrent des champs, comme achevaient de s’éteindre les feux que l’occident avait allumés dans les vitres. Par-dessus l’entassement des bottes et des gerbes, les mècheuses accouplées répétaient les danses

pour le lendemain, puis, folâtres, s'affalaient dans le blé. D'autres, courbées sous le faix des lourdes charges, qu'elles soutenaient par la hotte ou par le grand râteau de bois aux dents innombrables, reprenaient le chemin du bourg. Dans les granges s'engouffrèrent les attelages et les chevaux rentrèrent à l'écurie.

Le lieu de l'action

Ce texte ouvre le roman *Mihien d'avène* (avène = avoine, le héros est ainsi dénommé car il est né de père inconnu, dans un champ d'avoine). L'histoire est censée se dérouler à Ham-sur-Heure, un village de l'Entre-Sambre-et Meuse blotti dans la vallée de l'Eau d'Heure, affluent de la Sambre (dans le texte choisi, on reconnaît l'endroit grâce à des détails : les collines couvertes de bruyères en fleurs, la troupe s'enfonçait dans une ravine, le ruisseau méandre jusqu'au pied de la haute terrasse du château ; même, avec exagération, des Ombiaux parle du flanc de la montagne).

Le moment de l'action

C'est le soir, on le comprend d'emblée : les troupeaux rentrent au village, le soleil est à son déclin, les pâtres rassemblent les bêtes, le couchant est noyé par des reflets rouges, la lumière ambrée de la fin du jour, la verdure sombre, les derniers rayons du jour, les feux que l'occident a allumés dans les vitres achèvent de s'éteindre. Ce soir est d'ailleurs particulier : c'est la veille de la ducasse (la fête du village). C'est pourquoi, selon la coutume, le jour anniversaire de la «dédicace» (consécration de l'église au culte divin, le mot «ducasse» vient de «dédicace»), bêtes et gens doivent être regroupés dans le village. D'autres détails induisent aussi l'idée de joie : les pâtres ont rassemblé leurs bêtes avec plus de hâte et d'une voix plus joyeuse que de coutume, le frémissement d'une ruche, les mècheuses (les glaneuses) accouplées répètent les danses pour le lendemain.

L'époque de l'action

Quelques détails du texte permettent de situer l'époque de l'histoire. C'est la fin de l'été, le début de l'automne : on cueille les pommes, les prunes et les mirabelles, les bêtes ont séjourné tout l'été dans les trieux, les derniers chars ramènent les restes de la moisson. Pourtant, certains détails contredisent un peu cette chronologie. On lit en effet que les gazons sont fraîchement fauchés (la fenaison a lieu fin mai, début juin), que les bêtes happent au passage quelques feuilles de betterave oubliées dans la cour (on n'arrache les betteraves qu'à la fin de septembre et en octobre), que les troupeaux traversent l'or des fumiers (une étable ne produit du fumier qu'au moment de la stabulation du bétail, soit en hiver, on évacue ces déchets de litière dès les premiers beaux jours). Cela signifie que des Ombiaux est un lyrique qui ne s'embarrasse pas de précision absolue. Il compose des tableaux riches d'impression et va les chercher où il veut.

Les mots du terroir

Dans tous ses romans, Maurice des Ombiaux utilise souvent des mots du terroir, des mots vieillissés, dialectaux ou spécifiques de sa région. Dans le texte proposé, on trouve ainsi *cornet* (petit cor ou petite trompe : cornet de vacher), *chalumeau* (flûte champêtre), *pâtre* (celui qui garde, fait paître le bétail ; jadis, dans chaque village, existaient plusieurs pâtres qui regroupaient les bêtes de tous les propriétaires pour les mener, à la bonne saison, dans les pâturages éloignés où les troupeaux demeuraient jusqu'à la fin de l'automne ; cette habitude est encore en usage dans les montagnes où la transhumance est toujours pratiquée), *courtil* (de l'ancien français *court*, *cour*, petit jardin, souvent clos de haies, attenant à une maison de paysan), *aumailles* (vient du latin *animalis*, ce mot désigne encore dans certains dialectes de France, le gros bétail, principalement les bêtes à cornes ; en wallon et dans les parlers français proches de la frontière belge, ce mot a perdu son sens collectif et s'est restreint à celui de «génisse»), *calville* (variété de pomme, un peu côtelée, rouge ou blanche, devant son nom à un village de Normandie), *altesse* (variété de

prune), *sart* (vient du latin *exsartum*, terrain défriché, synonyme d'essart : terrain boisé défriché par arrachage et brûlage des broussailles), *trieu* (terrain vague, en friche), *saiëlle* (seau ; la forme féminine de seau n'est relevée que dans les dialectes éloignés de la Wallonie, en Suisse, au Val d'Aoste, en Savoie ; et, sous des formes très différentes ; Maurice des Ombiaux a sans doute induit *saiëlle* des formes masculines *saya*, *sèya* ou du vieux mot français *seille*, venant du latin *situla*, désignant un seau ou un récipient en bois, objet appelé dans certaines régions *seillot* ou *seilleau*, *mècheneuse* (glaneuse, terme dérivé de *mèchon*, mot de dialecte wallon signifiant poignée de fétus et d'épis que tient le glaneur).

Le style

Au moment où des Ombiaux publie *Mihien d'avène* (1904), il s'est lié d'amitié avec Camille Lemonnier (il écrira d'ailleurs une monographie consacrée à son ami, quelques années plus tard, en 1909).

Nulle surprise donc qu'on retrouve ici le brillant et l'éclat du style, la richesse du vocabulaire très à la mode chez les romanciers naturalistes de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e. Il y a un côté d'outrance dans sa façon d'écrire. Maurice des Ombiaux se veut aussi très sensuel, tous ses sens étant en éveil. L'ouïe d'abord. Il est intéressant de relever, dans l'extrait choisi, le nombre de détails qui mettent l'oreille à contribution. Puis la vue, surtout. Il est aussi possible de noter toutes les choses que l'œil enregistre, en faisant une place de choix aux couleurs (vert, bleu, roux, noir, rose, etc.). Les odeurs sont aussi largement exploitées dans la suite du roman.

D'autre part, l'auteur aime traduire le cheminement des bêtes. Il observe attentivement le comportement des vaches (*quelque silhouette bovine, avant-train s'arc-boutant sur une croupe, se dressait, chimérique, au-dessus de la houle des têtes cornues*).

L'auteur connaît bien la vie rurale. Il a d'ailleurs passé une grande partie de son enfance et de son adolescence dans des milieux paysans de

Wallonie, bien avant que la mécanisation n'en ait complètement modifié l'ambiance et les occupations. Ainsi, évoque-t-il les animaux domestiques : chèvres, moutons, veaux, génisses, laitières, bœufs, chevaux, chiens. Ainsi, décrit-il des habitudes et des travaux complètement disparus aujourd'hui.

On pourrait peut-être reprocher à ce texte une certaine emphase et une abondance d'adjectifs. On relève, par exemple, quatre fois *grand* dans les quinze premières lignes.

Il n'empêche que cette entrée en matière du roman situe d'emblée avec beaucoup de perspicacité une époque et des lieux évoqués avec bonheur.

Choix de textes

Guidon d'Anderlecht

En 1905 paraît cette hagiographie fantaisiste inspirée par Guidon, un saint vénéré dans la région bruxelloise. Jean-Marie Horemans résume l'œuvre comme suit :

Les parents de Guidon, pauvres gens, rêvent pour leur fils d'un brillant avenir. Lors d'un concours de labour, Guidon offre à Gudule, la fille d'un riche censier, un lys qui – miracle! – ne se fane pas. Engagé comme valet de ferme, le héros ne cesse d'aider ses parents et de rencontrer quotidiennement la jeune fille devenue orpheline et recueillie par un cabaretier de Bruxelles. Dénoncé par son maître parce qu'il déserte son travail, Guidon s'en justifie par des miracles, un ange menant sa charrue en son absence. Dès lors, sa renommée ne fait que grandir : Guidon, guérisseur des animaux, est chargé par le fermier d'acheter des bêtes à la foire d'Ypres... De retour, Guidon retrouve Gudule, se marie, pratique ardemment la charité, se rend en pèlerinage à Rome, multiplie les prodiges et fait cesser une épizootie meurtrière. Hommes et animaux le reconnaissent pour intercesseur et ami.

Guidon ne quitta plus son village. Chaque jour on venait le chercher pour visiter les bêtes malades dans les fermes et les métairies environnantes. Connaissant la vertu du plantain, du serpolet, du pissenlit, du thym, de la mille-feuilles, du saule, des marécages, de la verveine, de la renonce, de la buglosse, de l'ortie, de l'aigremoine et de la scabieuse, il soulageait les vaches malades. Il préservait les étables des mauvais sorts en faisant nettoyer les vases et les pots, qui contenaient le lait ou en fixant au linteau de la porte trois croix, de sorbier, de cochène et de viorne.

On disait même que parfois il suffisait de baiser les animaux sur le mufler pour les guérir, tant était grande sa puissance.

Bientôt sa renommée devint telle que de toutes les bourgades des environs on arriva implorer son secours. Ce fut au point qu'il fut impossible, pour contenter tout le monde, de visiter encore les bordes. Dans la chaumière de ses parents, ouverte maintenant à tous les vents,

tapissée de nids d'hirondelles, il recevait les bêtes, ou bien assis sur les degrés de l'église, il voyait défiler les chevaux que les cochers de Bruxelles lui amenaient. Il les charmait par les yeux, par la voix. Les bêtes les plus rebelles devenaient dociles sous la caresse de sa main. Elles se laissaient ouvrir la bouche, tirer la langue, lever la patte et travailler au sabot. Celles qui ne portaient point délivrées du mal qui les accablait restaient avec lui, couchaient dans l'écurie et paissaient dans son champ. Il réprimandait ceux qui ne traitaient pas avec douceur leurs animaux. Souvent sur la grand'route, un seul de ses regards avait fait baisser le fouet que le charretier, furieux, brandissait sur son attelée.

Les oiseaux venaient manger dans le creux de sa main, les abeilles connaissaient sa voix et les chiens errants au poil fauve, qui faisaient la terreur des campagnes par leur férocité, lui obéissaient, ainsi que les animaux de la forêt qui redoutent l'approche de l'homme.

Selon la renommée, il avait rapporté dans sa besace des baumes qui fermaient les blessures et des poudres qui maîtrisaient les fièvres malignes. Il savait des secrets pour empêcher la nielle de ronger les épis.

Sa réputation était telle que des seigneurs et des évêques venaient lui rendre visite, essayant de l'attirer dans leurs fiefs ou diocèses, mais il restait sourd à toutes les propositions, si brillantes qu'elles fussent, qui tendaient à lui faire quitter la terre abreuvée par la sueur des siens. Il n'avait point perdu le souvenir de la tempête qui l'avait assailli, sur la Senne, lorsque, méconnaissant les enseignements des aïeux, il avait voulu se livrer au négoce en compagnie d'un loubard.

— Si je cédaï à vos instances disait-il à ceux qui essayaient de le détourner de la vie simple, toute force pour le bien me serait aussitôt enlevée, tandis que maintenant, je puis être utile à tous.

Du reste, les gens d'Anderlecht ne l'eussent plus laissé partir et ceux de Bruxelles le seraient allé rechercher avec leurs archers, arbalétriers, leurs chevaliers et leur duc si l'on s'était avisé de le leur ravir.

Et le pauvre homme, toujours simple et modeste, ne comprenait pas ce qui lui valait tant d'honneurs. Souvent il était obligé de se cacher pour échapper aux sollicitations les plus baroques dont il était l'objet, préférant le commerce des bêtes à celui des hommes.

Il s'occupait des terres des pauvres. À l'orée des bois, il y en avait qui restaient en friche. Une herbe maigre y poussait que broutaient les bêtes à l'arrière saison quand les autres champs avaient été tondus. La terre en paraissait froide et stérile et rebelle à toute culture. L'ayant touillée et retournée, Guidon brûla les bruyères, les ronces et les racines qui végétaient et dispersa la cendre. Quand, sur ses prières, les villageois, peu confiants, vinrent avec leurs sacs et leurs grands tabliers blancs pour ensemer les trieux, ils trouvèrent, ô miracle, l'emblavure déjà verte, l'avoine commençait à fleurir. Et depuis tout le champ ne cessa plus de produire de bonnes récoltes.

Le bruit s'en répandit dans la contrée. L'Ange, qui, naguère, avait conduit la charrue et les chevaux de la ferme, quand le varlet secourait ses parents, était revenu à Anderlecht pour féconder une terre ingrate, disait-on dans les chaumières.

Les paysans se rendirent en procession jusqu'à l'ancienne jachère, et constatèrent combien elle s'était transformée.

Il ne fallut pas davantage pour qu'en l'espace de quelques années, il ne restât plus de landes incultes dans tout le pays d'alentour. Par des sartages bien conduits, on finit par venir à bout des trieux, les pins rebelles à la germination des semailles. Ainsi grâce à Guidon, il y eut du blé en abondance, même pour les pauvres.

(Guidon d'Anderlecht)

Le maugré

Ce roman est le plus connu de des Ombiaux. Le **maugré** est une coutume pratiquée surtout dans le Tournaisis, plus spécialement à Maubray où se déroule l'histoire. C'est une forme de vengeance perpétrée par les paysans du coin qui veulent se venger lorsqu'un propriétaire reprend leur bien sans tenir compte des droits réservés aux locataires par leur travail. Dans le roman, ce **Maugré** frappe par la main d'un abatteur de porcs, le curé des Pourcheaux qui, pris par les forces de l'ordre, finit par être guillotiné. Le texte choisi décrit le supplice.

À noter que ce roman a été réédité par les éditions Labor, dans la collection «Espace Nord».

Les bois de justice arrivèrent à Maubray et, comme le portait l'arrêté placardé en lettres noires sur le mur de la maison communale, l'échafaud fut dressé sur la place publique, c'est-à-dire au milieu du marais bordé de saules têtards, autour duquel riaient les petites métairies blanches aux volets verts et aux toits rouges.

Pour frapper les esprits et montrer que l'on était décidé à réprimer le maugré avec la dernière rigueur, on avait donné à l'exécution une grande publicité dans toute la contrée. On espérait qu'un tel exemple mettrait un terme aux violences de cette Jacquerie qui durait depuis des siècles et qui, périodiquement, mettait le pays à feu et à sang ; aussi, dès l'aube du jour solennel, les paysans, de quelques lieues à la ronde, affluèrent-ils vers l'endroit du supplice. La foule, pareille à un fleuve aux eaux noires, houlait sur la route et débordait dans les campagnes ; les longs sentiers tortueux y versaient leur contingent ; les chars, les charrettes, les carrioles portant les femmes, les enfants et les vieillards, tels des embarcations, semblaient voguer sur cette marée tumultueuse. De tous les points de l'horizon, en torrents, en rivières ou en ruisselets, les curieux descendaient vers la cuve.

Les brasseurs avaient rempli, la veille, tous les tonneaux vides et les ménagères, cuit du pain en abondance ; les cabarets s'étaient munis d'amples provisions de bouche.

La voiture cellulaire contenant le condamné ligoté et le prêtre qui l'assistait, partit de la prison de Tournai dès la pointe du jour au milieu d'un escadron de gendarmes ; une foule suivait qui s'accroissait sans cesse. Le cortège traversa l'Escaut sur le pont d'Antoing, monta la grand-rue, passa près du vieux bourg de pierres grises usées par le temps, laissa Fontenoy sur la gauche et prit le chemin de Maubray. Parfois, les chevaux, pressés par la cohue, s'arrêtaient. À l'entrée du village, la cavalerie dut charger pour ouvrir un passage au sinistre char grillé, bardé de fer. Il passa devant la maison de celui qu'il conduisait à son dernier moment ; les volets en étaient clos comme si la mort y régnait déjà. À l'église, dont le clocher sonnait le glas, une famille en deuil, à genoux sur les dalles, récitait, parmi des sanglots, les prières des morts.

Au marais, la tête de chaque saule était couronnée d'une grappe humaine ; les fenêtres sous le capuchon des tuiles montraient des têtes innombrables ; sur les chariots, des hommes étaient massés ; contre les pignons des granges, on avait dressé des échelles qui pliaient sous le poids des curieux ; les toits mêmes étaient envahis ainsi que les murs du cimetière ; dans les jardins qui entouraient les parois de la cure, pas un arbre dont les maîtresses branches ne fussent occupées par des gamins et des jeunes gens ; les quatre soutiens de la perche du tir à l'arc étaient pareillement occupés et l'on s'écrasait sur le chemin. Quand le toit de la lugubre guimbarde parut au milieu des grands colbacks noirs flanqués du pompom rouge et des sabres étincelants, une rumeur s'éleva, pareille au mugissement de la mer. La voiture s'avança, fendit la foule, tandis que le bourreau essayait une dernière fois le couperet, et s'arrêta au pied de l'échafaud.

La rumeur s'était apaisée, un silence d'angoisse douloureuse régnait maintenant sur cette multitude dont les milliers d'yeux luisants étaient braqués sur le carré de gazon où des bois s'élevaient et s'enchevêtraient, où des hommes qui, de loin, paraissaient minuscules, s'agitaient, où s'ouvrait la cage fermée dont sortait un être roux en manches de chemise, les mains liées derrière le dos, le cou dénudé, suivi d'un moine brandissant le crucifix noir. La cloche elle-même s'était tue, sans doute le sonneur, ne voulant rien perdre du spectacle, se penchait sur l'un des abat-son et, entre deux planches, regardait, lui aussi, le condamné gravir les degrés de la sinistre machine entourée de la grosse cavalerie.

Le curé des Pourcheaux clignotait des yeux comme une hulotte brusquement livrée à la clarté du jour ; il dit quelques mots que l'on ne comprit point, fut saisi et jeté sur la planche qui bascula. La tête tomba et un grand cri d'horreur jaillit des deux coteaux de la vallée, tandis que, de nouveau, le vieux clocher s'ébranlait sous le glas. Les visages disparurent des lucarnes, les échelles se dégarnirent, les saules reprirent leur aspect naturel, les arbres se débarrassèrent de leurs fardeaux, les cabarets furent envahis, puis après eux les métairies et les maisons ; des échoppes furent dressées en plein vent et la kermesse commença, la vue du mort ayant donné à la vie le besoin de se récréer bruyamment.

Il y eut tant d'estomacs et de gosiers à satisfaire que bientôt toutes les huches furent dégarnies et les futailles vidées; les escarcelles se remplirent, mais il ne resta plus aux gens du village de pain pour le lendemain.

(Le maugré)

Dans cet essai, Maurice des Ombiaux évoque la nature et les coutumes au cours des douze mois de l'année. Le texte choisi est extrait de «Novembre».

C'est le mois le plus riche en traditions populaires, le plus fertile en saints. L'hiver s'annonce, l'hiver entr'ouvre la porte. Les roitelets et autres petits oiseaux volent tout près des maisons.

Les paysans sont très préoccupés, car, comme est novembre, tel sera mars; le Sagittaire et le Bélier se répondent. Si les eaux montent, elles monteront à chaque mois de l'hiver et l'été sera humide. S'il tonne, il y aura beaucoup de blé l'année suivante.

Charlemagne appelait novembre le mois du vent. Tour à tour, on le qualifie de mois des tempêtes, mois des inondations, mois du sang, mois des sacrifices, mois de la graisse ou du suif, mois de la tombée des feuilles.

Les poètes intimistes aiment à le célébrer, avec décembre, car c'est le temps des veillées, où l'on raconte les vieilles histoires du temps passé.

En novembre on entre dans les ténèbres. Avant d'être fixée au 1er novembre, la fête de tous les saints avait lieu au mois de mai. C'est Grégoire IV qui opéra la transposition et la rendit obligatoire pour toute l'Église. La fête printanière, la glorification des élus de la lumière triomphante des démons se transforma donc en une invocation de ces élus contre les esprits des ténèbres.

Dans le Nord, on invitait les esprits à participer à un banquet organisé en leur honneur.

La nuit de la Toussaint, on offre des mets et des boissons aux Elfes, que l'on prend pour des âmes en peine, à qui la félicité éternelle est refusée.

Chez nous, à la campagne, on se régale, ce jour-là, avec des «ratons», des «vaûtes» ou des «kœebakken». Autant de crêpes absorbées, autant

d'âmes délivrées du Purgatoire. Nos ruraux s'acquittent avec un grand zèle de ce pieux devoir, car on sait que les sorcières, pour venger les âmes non délivrées, ouvrent quelquefois le ventre à ceux qui n'ont point accompli l'acte gastronomique de charité.

Notre paysan sort à minuit, au moment où commence la première heure du jour de la Toussaint. Il tâte de quel côté le vent souffle. Ainsi, il sait que ce vent reprendra le dessus jusqu'à la Chandeleur, quelques efforts que puissent faire ses rivaux pour le renverser. Ce jour-là, il se rend aussi dans la forêt et détache quelques copeaux d'un hêtre. Si les copeaux sont humides, l'hiver sera froid ; s'ils sont secs, on peut, au contraire, s'attendre à un doux hiver.

Quant à la fête des Trépassés, bien que le Concile de Trente l'ait reléguée au second rang des fêtes de l'Église, c'est la plus en honneur, c'est la plus touchante, c'est la plus pieuse de toutes celles que nous célébrons. Les morts sortent du tombeau pour s'entretenir avec les vivants qui leur gardent un culte d'affection.

On entend « l'homme crier » la nuit qui précède le jour des morts, les revenants quittent le cimetière, les cloches sonnent. L'homme assassiné ne trouve aucun repos avant d'être vengé et son sang reste aussi vermeil que celui d'une personne vivante. Les âmes qui reviennent de l'autre monde sont si légères qu'il en tiendrait des milliers sur un brin d'herbe. Il n'est ni arbre ni chaumière qui n'ait la sienne. Entendez-vous l'escalier gémir ; les meubles ont de longs craquements ! N'ayez aucune brusquerie, fermez les portes doucement et sans bruit de peur de troubler les esprits qui rôdent aux lieux où ils ont vécu. Enfant, ne jette pas de pierre dans la haie, une âme y est peut-être blottie ; gamin, ne coupe pas de baguette ; passant, prends garde de marcher sur la feuille morte qui glisse en bruissant sur la route, tu risquerais d'écraser une âme. Fermier, laisse les vaches à l'étable, car elles refuseraient de paître, les prés étant couverts d'autant d'âmes que de brins d'herbe. Ne troublons point le recueillement des choses.

Au cimetière, les cierges allumés jettent leurs feux d'étoiles jusque bien avant dans la nuit sombre, sur les tombes, près des croix blanches.

Des formes noires, à genoux dans la neige, prient, étendant des ombres immenses sur la campagne silencieuse. Des lueurs

phosphorescentes courent et voltigent comme de petites âmes inquiètes. Puis les flammes, une à une, ça et là décroissent jusqu'à n'être plus que des pleurs de lumière, vacillent et s'éteignent et le jardin du silence rentre dans les ténèbres.

(L'ornement des mois)

C'est l'histoire d'un cordonnier de Thuin. Atteint d'un bec-de-lièvre, ce qui ne lui permet pas de prononcer certaines consonnes (il dit Io-lé pour Joseph), il épouse en troisièmes nocés une veuve et, bientôt s'éprend de la fille de celle-ci, Louise. Mais Louise aime un batelier. Cette histoire permet à des Ombiaux d'évoquer la ville de Thuin, cité batelière où, chaque année, en mai, se déroule une «marche» en l'honneur de saint Roch. Une marche est une escorte de gens revêtus de costumes militaires qui accompagnent une image pieuse. Le passage choisi décrit ce folklore.

Mai déployait ses bannières sur les coteaux et les terrasses des jardins. Une joie infinie vibrait au creux des vallées, des vallons et des combes et, sur le pointe du rocher, la vieille petite ville chantait dans le soleil et l'azur. Avec le printemps les cordonniers avaient rouvert leurs fenêtres et, comme des oiseaux libérés, les refrains s'envolaient à tire d'aile. Ils partaient de la place du Grand-Puche, près des ruines des capucins et de l'ancien château fort, s'exaltaient dans la rue des Nobles et la rue du Prince-de-Liège, enfilait la ruelle jusqu'à la tour Notger qui date du dixième siècle, continuaient vers les remparts, remontaient la ruelle et la cour de la paroisse, passaient par la place du Chapitre où le gardien du beffroi battait la semelle, repartaient par la tour du Nord vers le Crépion, descendaient vers la Vaux, tour à tour tendres, joviaux, sentimentaux, goguenards, simples ou alternés. Et quelquefois les repasseuses, mêlant leurs voix au concert, semblaient y ajouter le gazouillement des ruisseaux, le murmure des sources et les roulades du rossignol. Aux croisées, les violettes émergeaient des vases, mais plus encore les notes éclatantes des jonquilles qu'on avait cueillies le matin, dans le bois du Grand-bon-Dieu.

Sur les seuils et dans les cours, les ménagères battaient et brossaient les uniformes, et le soir les hommes, soit au champ des oiseaux, soit sur les remparts, soit aux drèves ou à la demi-lune et encore le long de la

rivière, répétaient des exercices de marche et maniaient de vieux flingots à la grande joie d'une nuée de gamins qui les imitaient.

C'est que la procession Saint-Roch était proche. Pour cette solennité tous les bateaux que Thuin envoie le long de la Sambre, de l'Oise, de la Seine jusqu'à Paris, le long de la Meuse jusqu'à Liège d'un côté et jusqu'en Lorraine de l'autre, rentrent au port. Plus de mille péniches couvrent l'eau de chaque côté du pont-levis, et dans toute la vallée, jusqu'auprès de Lobbes, elles déploient leurs flammes au sommet des mâts. Sur la soie de l'azur, des banderolles vertes, jaunes, rouges et blanches palpitent et frissonnent. Il y en a tellement qu'on croirait voir un cortège triomphal. Cette flottille, rassemblée pour quelques jours, met à côté de la ville une autre ville bariolée, grouillante et pittoresque. Les mariniers profitent de ce répit pour faire la toilette de leur bateau ; la cabine est peinte en blanc ou en vert et souvent mi-partie, tandis que les flancs sont passés au goudron.

Pour la circonstance, les bateliers refusent n'importe quelle commande, et, d'aussi loin qu'ils se trouvent, reviennent dans la ville natale, car ils tiennent, sinon à figurer, du moins à assister à la procession. De plus, ils doivent fournir un corps complètement équipé à la marche militaire organisée en l'honneur du bienheureux, en échange de quoi celui-ci les protège contre bien des maux et surtout les maladies contagieuses.

Aussi, le long de la rivière sinueuse, serpente une forêt de mâts avec une cime de bannières onduleuses, éclatantes.

Cette marche militaire venue sans doute du fond du moyen-âge, tombée quelque temps en désuétude, avait été remise en honneur la dernière fois que le choléra avait sévi dans la ville et ses alentours.

Le dimanche de la procession, les trains déversent les milices venues de loin. Des chariots, des tombereaux, des vieilles diligences, jaunes et rouges, des carrosses séculaires, des camions, des landaus, des victorias, des tilburys traînés par des chevaux de labour, des poneys, des mulets et des ânes, amènent celles d'Entre-Sambre-et-Meuse. Il y en a de Fosses, de Châtelet, de Walcourt, de Solre-sur-Sambre, d'Erquelinnes, de Lobbes, de Landelies et même de Maubeuge. Et à la ville haute, dans les rues, sur la place du Chapitre et celle de la paroisse, au champ des oiseaux, on voit

déboucher pêle-mêle des mousquetaires, des jockeys, des zouaves, des pompiers, des matelots, des grenadiers de l'Empire, des spahis, des sapeurs, des carabiniers, des chasseurs, dans un accoutrement baroque, bariolé, bizarre, où les couleurs les plus violentes éclatent dans la lumière crue d'un jour d'été.

Tout ce dont dispose la friperie des villes et des villages voisins se trouve là, porté avec emphase. C'est l'histoire du costume militaire à travers les âges. L'imagination populaire y apparaît, amoureuse de pompe, de faste et de gloire. C'est une orgie de pourpre, d'écarlate, de jaune, de vert, de bleu et d'or mêlée au fracas des cuivres, des grosses caisses et des tambours.

Le mousquetaire, dans toute la gloire de sa défroque éclatante, dédaigne, en cette circonstance, l'ami de tous les jours qui n'a revêtu aucun oripeau ; l'Arabe coiffé du fez ou de la chéchia, drapé dans le burnous blanc, ignore ses compagnons habituels ; quant au grenadier, affublé du bonnet à poil orné du plumet rouge, il ne reconnaît même plus les siens. L'uniforme a métamorphosé ces petits bourgeois, d'ordinaire peu solennels et goguenards ; l'esprit militaire s'est emparé d'eux. Il faut voir les attitudes dédaigneuses qu'ils savent se donner. Vous diriez des lascars recuits aux feux de toutes les guerres. Leurs ancêtres, qui formaient les redoutables bandes de Sambre-et-Meuse tant estimées et tant redoutées par les princes ; ceux qui, à la bataille de Rocroy, tinrent longtemps en échec le duc d'Enghien ; ceux qui parcoururent l'Europe avec Napoléon et ses victoires ailées, ceux qui repassèrent la Bérésina, n'auraient point eu des allures plus héroïques.

(Io-Ie, bec-de-lièvre)

En 1926, l'Association des Écrivains belges de langue française publie une anthologie reprenant divers textes de Maurice des Ombiaux. Voici un conte intitulé **Ziré Buzette**, faisant partie de cet ensemble :

Depuis bien des années, Ziré Buzette toussait à fendre l'âme, d'une de ces vilaines toux sèches qui semblent racler et déchirer la poitrine et font dire de celui qui est atteint :

— Il n'en a plus pour longtemps !

C'était le cas : il y avait longtemps que Ziré Buzette n'en avait plus pour longtemps.

Blanchisseur en été, on le voyait partir de bon matin avec le seau, la chaux, le bleu, les brosses et le manche, toussotant toujours.

— Pauvre Ziré Buzette, disait-on, exercer un tel métier avec une santé comme la sienne ! C'est la chaux qui lui mange les poumons ! Non, bien sûr, il n'en a plus pour longtemps.

— Ce malheureux Ziré Buzette, comme il est courageux ! Il ne prétend pas aller à l'hôpital, il persiste à vouloir travailler et, cependant, le bleu lui a empoisonné le sang. Il n'ira plus longtemps, c'est certain !

Et Ziré s'en allait faire la toilette des maisons au lait de chaux, toussotant sur l'échelle, le visage aussi blanc que le tablier. Il blanchissait aussi les cuisines et les chambres, et on le soignait bien, par commisération.

Par pitié, et parce qu'il était modéré dans ses prix, on le demandait partout ; on se le disputait, on le retenait longtemps d'avance. Dans les plus humbles chaumières même, on mettait pour lui un morceau de viande à la poêle.

— Le pauvre Ziré Buzette, disait-on, il a besoin de forces ! Il est usé jusqu'à la corde ! Il n'en a plus pour longtemps !

Dans les censes, on lui faisait boire chaque jour un coup de bon vin ; il en avait aussi bien besoin, n'en ayant plus pour longtemps !

Cependant, Ziré Buzette allait toujours. Il allait même tellement que le dimanche, aux ducasses, sur les kiosques formés de quatre tonneaux couverts de planches, auprès des fumiers, il jouait du violon pour faire danser les jeunes gens. Il raclait son stradivarius, tout en toussotant, entre la clarinette et le trombone.

— Pauvre Ziré Buzette, faut-il qu'il soit misérable pour se refroidir ainsi, pendant toute une soirée avec une telle maladie ! Il n'y a pas de bon sang ! C'est une vraie pitié de le voir grelotter et tousser ! Ah ! non, bien sûr, il n'en a plus pour longtemps !

Aussi, à chaque repos, on lui offrait force bière, genièvre et même du champagne, ainsi que de grands quartiers de tarte. On pouvait bien faire

cela pour ce lamentable débris qui n'en avait plus pour longtemps. Et on l'aimait comme musicien ; c'est lui qui dirigeait l'orchestre sommaire et personne ne savait faire danser comme lui. Il jouait avec tellement d'entrain, de brio et de mesure, que les jambes des plus maladroites mêmes et des débutantes allaient toutes seules.

Les capitaines de jeunesse, dès le début de l'année, faisaient accord avec lui pour être sûrs qu'il ne leur manquât point. Ce qu'on le choyait ! Ce qu'on lui payait à boire ! On mettait, à cause de lui, un tonnelet de bière sur le kiosque pour les musiciens. Il fallait le bien soigner, ce bon Ziré Buzette, car il ne jouerait plus longtemps et, alors, qui les ferait danser ?

Ziré Buzette ne refusait jamais rien, buvait tout, mangeait tout, lentement, sans jamais se presser. À le voir ainsi, on n'eût certes pas dit qu'il n'en avait plus pour longtemps. Un vrai gouffre que ce Ziré Buzette — C'est sa maladie, pensait-on. Ah ! il faut bien tout cela pour le soutenir, le pauvre homme, on peut le dire, et, malgré cela, il n'en a plus pour longtemps !

Il avait l'air doux, amène et résigné des violoneux.

Ziré Buzette allait aussi faire danser la jeunesse dans les bonnes maisons du village et des environs, quand c'était baptême, noces ou accordailles. Et, partout, il était mieux traité qu'un ouvrier ou qu'un sujet. Il y avait pour lui quelque chose de plus, on s'intéressait à lui. C'était un officieux, presque un ami, je ne sais quoi encore ; enfin, c'était celui qui n'en avait plus pour longtemps !

L'hiver on ne blanchit pas et il n'y a pas de ducasses. Pour gagner sa vie et occuper ses loisirs, Ziré Buzette exerçait alors, tout en toussotant, le métier de cordonnier. Il n'était pas, à dire vrai, d'une habileté remarquable en cette profession, j'allais dire en cet art ; l'ouvrage ne lui manquait pas pourtant. On avait mal aux pieds avec les souliers qu'il faisait, mais on le chargeait des ressemelages, des pièces à remettre. On lui commandait les pantoufles. Il allait monter à domicile celles qui avaient été brodées en tapisserie, par les ménagères, pour les maris choyés ou les amoureux à séduire. Il exécutait aussi les bottines des enfants. Ce pauvre Ziré Buzette, mon Dieu, il fallait bien le faire vivre, c'était une charité, un devoir, il n'en avait plus pour longtemps !

Malingre, souffreteux, toussotant toujours, Ziré Buzette, qui n'en avait plus pour longtemps, avait cependant enterré deux femmes déjà. Sa première l'avait épousé par pitié, disait-on.

— Risquons l'aventure, avait-elle pensé, cela n'engage pas à grand' chose, il n'en a plus pour longtemps.

Elle était morte d'un refroidissement.

La seconde l'avait épousé pour son modeste pécule.

— Bonne affaire, calculait-elle, je ne possède rien, il a quelque bien, et, comme il n'en a plus pour longtemps, j'hériterai et trouverai qui je voudrai après lui.

Elle mourut.

Et voilà que le bruit courait par le village qu'il voulait se marier, pour la troisième fois, avec la fille du toqueux d'Erquelinnes, qui n'avait pas plus de vingt ans!

— Il n'y a pas de bon sang! A-t-on jamais vu une chose pareille? proclamaient les commères. Il va s'achever, ce pauvre Ziré Buzette, lui qui n'en avait déjà plus pour longtemps.

— Encore une qui a l'œil sur sa maison et son verger, disaient les autres; faut-il être effrontée tout de même; elle sait bien qu'il n'en a plus pour longtemps.

Ziré Buzette avait sa maisonnette et son enclos enchâssés dans la propriété des frères Blairaux, les plus cossus du village. L'un était mayeur, l'autre censier, le troisième trésorier du Bureau de Bienfaisance et tous trois célibataires. Grands diables robustes, fortement membrés et secs comme des manches de fouet, ils semblaient taillés pour vivre cent ans. Ils possédaient plus de cinquante hectares de terre et achetaient encore chaque année; on prétendait que la moitié du hameau leur appartenait.

La ferme, la prairie, le jardin, le verger formaient un bel ensemble. C'était la première des propriétés du village. Elle leur avait coûté beaucoup d'argent et de peine. Il avait fallu acheter un lopin de terre à l'un, une masure à l'autre, une bicoque par-ci, un fournil par-là, démolir, remblayer, niveler. Pour que le carré fût complet et l'ensemble parfait, il ne leur manquait plus que la chaumière de Ziré Buzette.

— Il n'en a plus pour longtemps, se disaient-ils, nous l'aurons pour rien à sa mort.

Mais le désir finit par venir à bout de leur raison. Il fallait avoir l'immeuble tout de suite, le plus tôt possible car, après la mort de Ziré, qui sait si les héritiers ne leur feraient pas de grandes exigences, vu la situation!

Après toutes sortes de manèges, avec les multiples ruses des paysans, ils entrèrent en négociation avec le plafonneur. Mais ils eurent beau finasser, Ziré Buzette ne voulut rien entendre. Il balançait sa tête pâle et souffreteuse et disait tout en toussotant :

— Demandez-moi tout ce que vous voulez, mes bons Messieurs Blairaux, mais pas de quitter la maison de mes grands-parents. Je n'en ai plus pour longtemps, vous le savez bien. Prenez patience, je ne m'en irai pas ailleurs pour le peu de temps qui me reste à vivre. Je mourrai dans la maison où je suis né et où les miens sont morts.

Il opposa une obstination douce et polie aux sollicitations pressantes de ses voisins. Il n'y eut rien à faire. Il fut inébranlable.

Ils essayèrent de l'effrayer par des menaces. Ce fut en vain. Ils lui retirèrent leur pratique et le mayeur commanda un autre musicien pour la ducasse du village.

Ziré Buzette se sentit frappé de ce coup : il toussa davantage. Tous les paysans prirent son parti ; la jeunesse délaissa le bal officiel et paya elle-même l'orchestre du plafonneur. On invectiva le premier magistrat communal...

(Ziré Buzette)

C'est l'histoire inspirée par le marquis d'Aoust qui régnait, au temps de l'Ancien Régime, en hobereau tout-puissant, dans un village de Wallonie : Leers-et-Fosteau. Le marquis adore la chasse, mais divers événements vont bouleverser sa tranquillité. Il se heurtera notamment à un jeune curé nourri de principes égalitaires. Le marquis et tous ses sujets abandonneront la religion catholique pour passer au protestantisme. On construira même un temple dans le village. Autour du héros principal vivent des personnages qui « forment un petit monde remuant, farceur et pétillant de malice » (Horemans).

Du temps qu'il était encore dans tout son éclat, le marquis n'arrivait au Fostiau qu'un peu avant l'ouverture de la chasse, en la seconde quinzaine du mois d'août, alors que la masse des meules dorées se détachait sur un ciel éclatant et que les reines-claudes mûrissantes distillaient déjà par leurs crevasses des gouttes ambrées d'une gomme suave.

Il arrivait dans la grande berline de voyage traînée par quatre solides perchérons. En selle, sur le premier postier de gauche, Maulord en casaque rouge sonnait de la trompe. Et, dans tout l'alentour, on disait en l'entendant : « Voilà le seigneur qui revient ». Car il n'y avait personne pour jouer du cor comme Maulord et jamais Maulord ne quittait le marquis. D'autres hobereaux lui avaient offert des gages magnifiques pour l'enlever à son maître, mais en vain ; de père en fils, les siens avaient sonné de la trompe chez les d'Aousse et non chez d'autres. Maulord n'était pas à vendre. Il faut dire que le marquis en était fier : il prétendait reconnaître la manière de sonner de son piqueur au milieu de cent autres, disant que Maulord était sans rival. Maulord avec son cor, c'était pour son maître comme le chat botté du marquis de Carabas.

Et pendant quatre mois le marquis chassait en plaine, au bois, à courre, en battue, tant sur ses domaines que sur les communaux et chez ses voisins à quelques lieues à la ronde. Puis il remontait dans sa berline et s'en allait jusqu'à l'année suivante passer quelques mois à Paris et visiter ses autres domaines.

*Avec l'âge, le marquis avait allongé ses visites au Fostiau. Il s'était mis à arriver en juillet, puis en juin, à la saison des cerises dont ses vergers regorgeaient, puis en mai. Maintenant, il arrivait le lendemain ou le surlendemain des Rameaux, pour les exercices de la semaine sainte, et, le jour de Pâques, distribuait le pain béni qui était de l'excellente brioche confectionnée suivant ses indications. C'est qu'il était très difficile pour les choses de la bouche ayant été le compagnon de table de M. Grimod de la Reynière, auteur de **l'Almanach des gourmands** et du **Manuel de l'Amphitryon** et son commensal assidu au château de Villiers-sur-Orge.*

— L'amour de la bonne chère, prépare, se plaisait-il à dire, une heureuse vieillesse.

Et la bombance commençait. Le maître n'était point chiche. S'il invitait souvent à sa table le curé, le mayeur, voire les échevins, les jours de grandes et petites fêtes, il régalaient tout le village dans le verger de la ferme sous le toit de chaume du grand hangar où se remisaient les chars, chariots, charrettes, charrues, herses et autres ustensiles aratoires ou sur la pelouse qui longeait l'allée plantée de tilleuls. Dans de grandes

marmites, les servantes brassaient le pot-au-feu pour lequel rien n'avait été épargné : bœuf, porc, légumes et même la volaille, toutes les poules de la basse-cour arrivées à l'âge canonique étaient destinées à réjouir les estomacs ruraux. Les cruchons circulaient et l'on mettait un petit tonneau en perce, d'un petit champagne ou d'un petit bourgogne, pour boire à la santé du marquis. Et comme il était bon homme, il passait le long des tables pour trinquer avec ses invités, ayant un petit mot pour chacun : on se connaissait depuis si longtemps.

(Le coq d'Aousse)

Synthèse

Maurice des Ombiaux a vu le jour à Beauraing, mais, comme il l'a souvent déclaré, il est essentiellement de la ville de Thuin et, surtout, de toute la Wallonie... *Je ne suis pas né à Thuin, c'est l'exactitude même, mais c'est là que je vins dès l'enfance ; c'est là que je fus collégien depuis la quatrième jusqu'à la rhétorique, là que j'ai appris à goûter la puissante saveur de la culture latine... Si Paris m'a proclamé Cardinal des gourmets, personne, là-bas, n'a méconnu le Wallon que je suis, que je reste et resterai jusqu'à mon dernier souffle.*

Quoi donc de plus naturel que de trouver dans les contes et les romans de des Ombiaux toute la grâce des collines et des campagnes, non seulement de la Thudinie, mais de la Wallonie tout entière, la bonhomie, parfois aussi la rudesse de ses gens, la faconde de ses bons vivants, la fine gauloiserie et l'épicurisme subtil de ses noblaillons et de ses bourgeois ?

Au début de sa carrière littéraire, des Ombiaux ne semble guère attacher d'importance à ces richesses régionales. Pourtant, il collabore activement à *La Jeune Belgique*, au *Coq Rouge*, à *L'art jeune* et à d'autres revues fort remuantes. Il s'attire ainsi l'ire ou la sympathie des Picard, Destrée, Verhaeren, Lemonnier, Van Lerberghe. Il publie trois recueils de poèmes et une pièce de théâtre. Mais ce sont là des œuvrettes dans le goût symboliste de l'époque et qui sont loin de révéler un talent personnel.

Heureusement, des Ombiaux s'aperçoit bien vite qu'il fait fausse route, que sa voix n'a pas encore le ton juste et que sa sensibilité native le porte vers d'autres horizons. Dès lors, c'est selon son cœur que des Ombiaux va chanter. En 1898, il publie *Mes tonnelles*, contes de la Thudinie.

Cette œuvre, amoureusement polie, contient, en puissance, toute la production future de l'écrivain. En outre, elle fixe les bornes précises du

talent de notre conteur : ferveur et simplicité, lyrisme et légèreté, archaïsme et régionalisme (régionalisme, disons-le, qui tendra souvent, en vain – sauf dans quelques livres, notamment dans *Le maugré* – vers l'universel).

C'est donc dans ces limites que vont se déployer la verve et la truculence de Maurice des Ombiaux. Si son monde paraît petit, il va l'exploiter avec une telle maîtrise et, surtout, un tel amour, qu'il parviendra à le parer à chaque nouvelle investigation de couleurs chatoyantes, variées et, conséquemment, attirantes.

Parmi les décors puisant leur richesse et leur vérité dans tous les lieux de Wallonie (de Tournai à Liège, en passant par la Thudinie, Dinant, Namur et même par Anderlecht, un Anderlecht agreste, aujourd'hui complètement oublié) vont évoluer des rustres sympathiques, des moines égrillards, des joyeux drilles, des paysannes accortes, des fermiers matois, des filles faciles, tout un monde de gagne-petit, de hobereaux, d'artisans, de gens de robe et d'ensoutanés? Tous vont vivre avec pétulance dans des campagnes et des bourgs aux habitudes et aux traditions ancestrales.

Mais au-delà de ces personnages multiples et divers, c'est Maurice des Ombiaux lui-même qu'on découvre dans ces œuvres, un des Ombiaux aimant le vin, la vie, la bonne chère, l'amour et le tabac. *Notre homme*, a noté avec beaucoup de justesse Constant Burniaux, *s'appelle tantôt Dodon (Histoire mirifique de saint Dodon, 1899), tantôt Aubin (Le joyau de la mitre, 1901), ou tantôt Potie (La farce du Potie, 1906). Ces travestissements successifs portent même les traces des évolutions de l'auteur. On le voit se parisianiser dans Totor ou le nouveau gros (1927) et devenir lyrique en s'identifiant à un poète du moyen âge dans un essai consacré à Froissart ou le génie du Hainaut (1930).*

Cette espèce de mimétisme littéraire qu'on retrouve à un degré moindre dans les œuvres réalistes du début (*Mihien d'avène, 1904 ; Io-Ié, bec-de-lièvre, 1907*), se constate également dans l'hagiographie fantai-

siste composée par des Ombiaux (*Guidon d'Anderlecht*, 1905, etc.). Et on imagine sans peine l'auteur de *Nos rustres* (1901) s'asseyant parmi ses personnages dans une hôtellerie namuroise (*Le joyau de la mitre*), prenant part à l'élection du prince des oignons (*Namur la gaillarde*), participant à une lutte de petites balles au tamis (*La petite reine blanche*) ou se mêlant aux conscrits le jour du tirage au sort (*Io-Ié, bec-de-lièvre*). Car le monde grouillant que décrit des Ombiaux est un monde bon enfant, qui aime les réjouissances, les farces, les gueuletons bien arrosés, les agapes savamment orchestrées, les interminables repas où l'on devise gaiement entre amis.

C'est d'ailleurs ce raffinement de la table (vins, mets, tabacs) qu'au sortir de la Première Guerre mondiale – à l'époque où sa verve de conteur et de romancier s'est engraisillée – que des Ombiaux va s'appliquer à codifier dans des ouvrages qui feront tous autorité, de *L'esthétique de la table* (1924) à *L'introduction à la vie gourmande* (1936), en passant par *Le Gotha des vins de France* (1925) et *Le génie bourguignon* (1935).

Maurice des Ombiaux qui, durant les hostilités (1914-1918) est à Saint-Adresse, le chef de cabinet de M. de Broqueville, chef du gouvernement belge en exil, se contente, dès lors, à côté de quelques romans d'intérêt mineur, de rédiger encore, sans retrouver sa belle joie, ni sa chaleur d'écriture d'antan, ainsi que le note Robert Gilsoul, une série de chroniques, de romans historiques *Le dernier des paladins : Don Juan, fils de Charles-Quint* (1926), *La dernière nuit du duc de Guise* (1931), *Le carnaval de l'Europe* (1939). Cette histoire, des Ombiaux l'avait sollicitée déjà, de 1915 à 1919, en écrivant une série d'ouvrages destinés à asseoir le prestige de la Belgique durant les heures sombres de la guerre. Orientation hypernationale surprenante quand on sait que des Ombiaux avait été, dès le début de ce siècle, un ardent défenseur de la Wallonie et de son art en publiant des études et en organisant diverses expositions artistiques et en fondant les *Amitiés françaises*.

Cet amour pour la terre française, des Ombiaux le concrétisera en s'établissant à Paris, dès 1921. Ce furent, dès lors, pour cet auteur heureux et comblé, des années de splendeur mondaine. À l'invitation de nombreuses associations gastronomiques françaises, il arbitre des rencontres culinaires, des banquets où il trône en maître. Les honneurs le célèbrent sans cesse. Mais, délaissé durant la Seconde Guerre mondiale, il mourra, misérable, le 23 septembre 1943.

Dans la plupart des romans à succès de des Ombiaux, les personnages ont une psychologie linéaire. Pour eux, l'amour, la mort, le rire, la peur sont des choses simples, naturelles. La trame romanesque n'est souvent que prétexte, pour des Ombiaux, à tisser les fils d'or d'une vaste image d'Épinal où l'on voit tour à tour apparaître les archétypes citadins ou campagnards de toute la Wallonie.

Mihien d'avène est un rustre qui voue à une jeune femme un attachement fidèle. Jaloux, il finira par tuer celui qui a épousé celle qu'il chérissait en secret. Dans *Le joyau de la mitre*, note Jean-Marie Horemans, *des Ombiaux retrouve le mythe antique de la terre fécondée par le soleil, glorifiant avec Balbine, une délurée, la toute-puissante nature. Ce recours au paganisme s'accompagne d'une critique du christianisme contemporain qui a oublié la joie de vivre gauloise et la verdure des premiers âges.*

Dans *Guidon d'Anderlecht*, des Ombiaux reprend la légende de ce valet de ferme dont la charrue, lorsqu'il l'abandonne, est conduite par un ange. Guérisseur des animaux, il se mêle à ces fêtes breugheliennes que l'auteur décrit avec un plaisir non dissimulé. Le *Potie* est un farceur et joyeux compère mêlé à bien des aventures cocasses. *Le maugré* conte une épopée paysanne inspirée par une coutume en usage dans le Tournaisis qui protège contre tout nouveau locataire l'ancien occupant d'un bien. Cette œuvre, dramatique à souhait, est sans doute la mieux aboutie du romancier.

Bref, les romans et les contes de des Ombiaux conservent, malgré une certaine facilité et une ingénuité parfois contestable, un aspect tonique générateur, souvent, d'une joie saine et populaire.

Roger FOULON